

Cette lettre du Relais Mont-Royal 2020 rassemble deux textes que nous vous proposons pour l'entrée en Carême. Nous espérons qu'elle sera porteuse de sens et de fécondité, pour ce cheminement qui nous conduit vers Pâques.

## **La Visitation**

La Visitation porte le signe de la rencontre et de la fécondité. De la même manière, toutes proportions gardées, je suis très attaché à l'avènement, au surgissement qui survient souvent lors de nos retraites à Bondville, dans les Cantons de l'Est. Cette visitation — avec un petit v, appelons-la ainsi —, permet de se faire proche dans un lieu différent de celui du Relais, dans un espace et une expression qui amène un autre visage à se manifester.

Dans le récit de la Visitation (Luc 1,39ss), Marie et Élisabeth se découvrent sous un jour nouveau. La cousine et la jeune mère posent un regard neuf l'une sur l'autre. L'enfant que porte Élisabeth tressaille, nous dit le texte. Marie se manifeste à Élisabeth sous une palette de couleurs bien différente de ce à quoi elle était habituée, tout comme le fait Élisabeth d'ailleurs. Comme membre du même clan familial, peut-être se sont elles déjà côtoyées lors de l'une des grandes fêtes religieuses à Jérusalem, ou bien lors d'un mariage. Ce n'est plus la jeune femme pubère qui rencontre une cousine plus âgée, mais deux femmes qui réalisent porter en elles un souffle, une force d'amour qui les renverse très probablement ; cet appel à une communion étroite les amènera à transcender leur existence humaine. Les frontières de l'une et de l'autre sont appelées à se redessiner.

Au Québec, nous avons développé, très tôt, sous le régime français, une grande dévotion à Sainte-Anne, la mère de Marie. Certains évangélistes vont jusqu'à mentionner les frères de Jésus, des cousins, des membres éloignés de la famille. On lui a tissé, à Jésus, un véritable arbre généalogique pour montrer son humanité.

Le récit de la Visitation ne nous parle pas de l'intimité de la table vécue par Marie et Élisabeth. C'est autour de celle-ci que se tissent les connivences... Vivre une fin de semaine de retraite à Bondville, dans les Cantons de l'Est, c'est aussi se donner l'occasion de vivre l'expérience de la table. De transmettre la place qu'a le repas dans la construction de la mémoire commune qui s'est développée tout au long de notre histoire au Relais. La table c'est le lieu du partage, partage du pain et partage de la Parole. La table est le lieu par excellence de l'écoute, verbe privilégié dans la tradition biblique. Partager un repas, c'est un espace qui appelle à une certaine fragilité. Partager un repas, partager une même table, nous amènent à nous exposer. C'est autour de celle-ci que des liens se tissent souvent. On vient au Relais afin de se mettre à l'écoute de Ieschoua, de sa Parole, pour s'approcher de sa route, sentir le vent de son souffle. Ces temps de retraite veulent être des temps privilégiés où, sous la bienveillance de son Souffle, laisser nos paroles et notre souffle faire communauté.

**Étienne Godard**

## **L'entrée dans le temps du Carême**

Voici le début du temps de Carême, la période de l'année où les chrétiens se préparent à commémorer la mort du Christ-Jésus, puis à célébrer sa résurrection. Communément, Pâques est la fête considérée comme le cœur même de la foi chrétienne. Elle est souvent présentée comme le condensé du message, de la pensée et de la vie de Jésus, et tout ce qui nous a été transmis dans les Évangiles, mais aussi par les traditions liturgique, apostolique ou ecclésiale. Pâques est ainsi la fête chrétienne par excellence, celle qui rassemble les symboles les plus importants et les enseignements les plus précieux de la vie du *Fils de l'Homme*. Elle offre également une occasion annuelle pour tous les croyants de renouveler leur foi, de remettre en perspective ce qu'elle signifie pour eux, mais surtout à nouveau de prendre pleinement conscience de ce qu'elle implique au quotidien. Car si la fête de Pâques est en premier lieu un geste périodique de remémoration, elle vient aussi jouer un rôle de transmission. C'est d'ailleurs ce qui lui donne toute son importance dans la perpétuation de la foi, et qui nous permet d'actualiser notre propre relation avec Dieu.

Pourtant à bien y regarder, lors de sa fondation, il ne s'agit en rien d'une création tout à fait nouvelle — ni originale, ni même spécifique à la chrétienté. Lors de son dernier repas, Jésus instaure autant qu'il perpétue le rite qui deviendra le cœur des célébrations eucharistiques chrétiennes pour les deux millénaires à suivre. Mais il ne s'agit pour lui de rien d'autre que de renouveler une manière de prier qui vient s'ancrer dans une tradition bien antérieure. Jésus est avant tout un juif pieux. Il ne cherche ni à fonder une nouvelle religion ni à bouleverser complètement celle qu'il pratique lui-même depuis son enfance. Il cherche avant tout à vivre sa foi de manière authentique, à incarner une façon de vivre et une certaine manière de rester en relation avec celui qu'il appelle *Père* — mais aussi avec tous ceux qui l'aiment et qui sont proches de lui à ce moment, en particulier ses amis et ses disciples. Sachant sa mort prochaine, il anticipe la séparation physique qui va survenir et cherche la meilleure manière de leur transmettre durablement quelque chose de lui-même.

### **La cène et la tradition**

C'est sans doute dans cette perspective qu'il faut chercher à comprendre les gestes que pose Jésus, lorsqu'en présence de ses apôtres, il prend successivement un morceau de pain puis une coupe de vin. Pratiqué quotidiennement par l'Église, nous trouvons ce qui est sans doute la première trace écrite du rite eucharistique dans la première lettre de Paul aux Corinthiens (I Co II, 23-26):

Pour moi, en effet, j'ai reçu du Seigneur ce qu'à mon tour je vous ai transmis :

le Seigneur Jésus, la nuit où il était livré, prit du pain et, après avoir rendu grâce, le rompit et dit :

« Ceci est mon corps, qui est pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. »

De même, après le repas, il prit la coupe, en disant :

« Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang ; chaque fois que vous en boirez, faites-le en mémoire de moi. »

Chaque fois en effet que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne.

Ce sont ces mêmes paroles que nous retrouvons dans la liturgie chrétienne lors des célébrations eucharistiques. L'épisode se trouve également rapporté dans les trois évangiles

synoptiques (Matthieu 26, 26-29, Marc 14, 22-25 et Luc 22, 14-20). C'est cependant dans celui de Luc que nous avons le déroulé le plus précis de ce qu'a fait Jésus ce soir-là.

Pratiquant la coutume juive du *shabbat*, il prit tout d'abord une coupe de vin qu'il fit passer à tous les convives présents (Luc 22, 17) ; puis, parce que ce jour précédait la grande fête de *Pessa'h* (la Pâque, ou le *passage*), il se saisit d'un morceau de pain azyme et leur partagea également. Jésus suivait ainsi de très près la tradition juive du repas sabbatique en buvant au début du repas une coupe de vin avec tous les convives présents. Ce rituel du *kiddouch* se pratique tous les vendredis soir et vise à souligner le caractère sacré des jours du *shabbat*. Il prend cependant une tournure toute particulière lors de la veille de la fête de *Pessa'h*. En effet, ce jour est également pour les croyants juifs la commémoration de la traversée de la mer Rouge, de la libération de l'esclavage d'Égypte et elle amène au renouvellement de l'Alliance conclue entre Dieu et le peuple hébreu.

C'est donc un héritage vieux de plusieurs siècles que Jésus suit et reprend à son compte lorsqu'il prononce ces paroles et conduit ce rituel. Le pain azyme dont il se sert est du *matsot*, c'est-à-dire le même pain sans levain que le peuple juif a mangé lors de son départ précipité du pays d'Égypte. Le passage y est aussi décrit dans le livre de l'Exode (12, 15-20) et la pratique rituelle de la Pâque y est instituée dans les lignes qui suivent, tout comme dans le Deutéronome (16, 3):

«Au repas de la fête, tu ne mangeras pas de pain qui a levé. Pendant sept jours, tu mangeras du pain sans levain, car c'est précipitamment que tu as dû quitter l'Égypte. En consommant ce pain de misère, tu te souviendras à jamais du jour où tu es sorti d'Égypte.»

Il s'agit pour ainsi dire du même pain sans levain dont se servent encore aujourd'hui les chrétiens catholiques comme d'une *hostie*, pour y faire eux aussi mémoire. Dans le même esprit, Jésus a peut-être également mangé de l'agneau, ou du mouton, lors de son dernier repas, puisque cette tradition fait aussi référence au sacrifice prescrit par Dieu au peuple hébreu lors de la sortie d'Égypte: sacrifier un agneau par famille et en utiliser le sang comme d'une marque sur le linteau et sur les deux poteaux des portes (Exode 12, 7). C'est ce signe qui a permis à l'Ange du Seigneur d'épargner les maisons identifiées de la sorte, lorsqu'il est venu frapper les enfants premiers-nés du pays d'Égypte. Le récit nous en est fait là aussi dans le livre de l'Exode au chapitre 12, et les instructions données par Dieu lui-même pour les préparatifs de la Pâque suivent au chapitre 13, ainsi que dans celui du Deutéronome (16, 2):

«Tu sacrifieras un mouton ou un bœuf lors de la Pâque du Seigneur ton Dieu.»

Il est remarquable de voir que c'est aussi un bélier, ou encore un mouton, qui est apparu de manière providentielle suite à l'Alliance entre Dieu et Abraham, devenant ainsi une victime sacrificielle en prenant la place d'Isaac. Or cette Alliance fondatrice faisait déjà suite à la toute première, passée entre Dieu et Adam (dans le jardin d'Éden), puis à celle conclue entre Dieu et Noé (survenue après le Déluge et rendue visible par l'arc-en-ciel). Elle fut renouvelée à plusieurs reprises, notamment entre Dieu et Moïse, lorsque ce dernier a reçu la *Torah* et dont la Pâque est le rappel essentiel:

«Cette célébration sera pour toi un rappel, comme une marque sur ton bras ou sur ton front. Elle te rappellera de proclamer l'enseignement du Seigneur, car c'est lui qui t'a fait sortir d'Égypte grâce à sa puissance irrésistible. D'année en année, tu observeras cette réglementation, à la date fixée.» (Dt 16, 9-10)

De plus, chaque juif porte encore aujourd'hui à même sa chair, via la circoncision, la marque de cette Alliance scellée entre Dieu et Abraham, au nom de toute sa descendance (Genèse 17, 9-14). À son tour, Jésus cherche à renouveler cette Alliance dans son propre corps et c'est par son sang versé qu'il devient lui-même l'« Agneau de Dieu ». Difficile de ne pas voir dans ce geste la pleine succession de toutes les Alliances antérieures conclues avec Dieu. Par ailleurs, c'est également pour faire référence à cette longue tradition sacrificielle que le pain eucharistique est nommé hostie — tirée du latin désignant l'animal sacrifié, la victime expiatoire que les Romains immolaient à leurs dieux pour les apaiser et obtenir le pardon de leurs offenses.

### **Faites cela en mémoire de moi**

À travers cette brève énumération, on aperçoit donc un peu plus clairement que c'est tout un héritage, à la fois dense et vaste, que Jésus amène avec lui lors de son dernier repas. La tradition chrétienne s'appuie à la fois sur l'histoire de sa vie et sur les paroles qu'il a prononcées, mais aussi sur la transmission de cette tradition dont il faisait pleinement partie. Jésus aurait pu se contenter de suivre le rituel précis de la Pâque pour en faire la commémoration, mais nous pouvons constater qu'après avoir prononcé la bénédiction classique, il y ajoute encore quelques paroles personnelles (Luc 22, 19-20):

Puis, prenant du pain, il rendit grâce, le rompit et le leur donna, en disant :  
« Ceci est mon corps, donné pour vous ; faites cela en mémoire de moi. »

Il fit de même pour la coupe après le repas, disant :  
« Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang, versé pour vous. »

Non seulement Jésus reprend la coupe qu'il avait déjà saisie au début du repas, mais il s'intègre lui-même aux paroles de la bénédiction. Nommant clairement son corps, son sang, il y ajoute cette consigne : « faites cela en mémoire de moi. »

Nous avons déjà noté que ce soir là, Jésus se savait d'avance condamné, qu'il anticipait son procès, puis sa mise à mort ; que sachant sa fin proche, il désirait ardemment transmettre quelque chose de lui-même à celles et ceux qui l'aimaient. L'essentiel de sa vie publique, en tant que prophète et prédicateur, lui avait déjà depuis longtemps attiré les foudres et les critiques des tenants du pouvoir en place. Ces dirigeants qui souvent exploitaient la misère du peuple, l'ont vu comme un agitateur de foule, un meneur, qui risquait de provoquer une révolte et de leur faire perdre leurs privilèges. Ce qui est sans doute la raison première pour laquelle ils ont décidé de le faire périr. Cependant, contrairement à ce que n'importe qui d'autre aurait vraisemblablement essayé de faire, Jésus n'a pas souhaité se soustraire aux conséquences funestes vers lesquelles ses gestes et ses paroles l'ont dirigé. Cela l'aurait amené à se renier lui-même et avec, ce qu'il voyait comme la parole même de Dieu, la fidélité à sa relation avec son Père. Au lieu de cela, il s'est engagé pleinement dans un don total et gratuit de sa personne — jusqu'à la mort —, qui nous ramène finalement au sens premier du mot sacrifice et à l'image de l'Agneau.

Il faut également noter que jusqu'à présent, tout ce qu'a fait et dit Jésus lors de son dernier repas a pris seulement un sens symbolique, qui est la raison d'être même d'un rituel. Suivant des gestes précis et une coutume fixée, il s'est remémoré et a commémoré les Alliances successives que le peuple hébreu a conclues avec son Dieu. Cependant en prononçant cette simple phrase : « Ceci est mon corps, donné pour vous ; faites cela en mémoire de moi, » il vient ajouter quelque chose de plus essentiel au rite.

Mais au-delà du souhait explicite de transmission qui s'y exprime, que pouvons-nous donc comprendre de cette image et de ce que Jésus pouvait bien vouloir dire ici? Il est utile de remarquer que selon les traductions utilisées, les mots utilisés sont amenés à varier légèrement. La Bible Bayard dans sa nouvelle traduction, qui se veut presque une ré-écriture, propose la version suivante :

«Ceci est moi\*, qui vous est donné. Faites cela en ma mémoire.»

Et la note indiquée ici par l'astérisque précise :

Le corps (*sôma*) représente toute la personne humaine en tant que relationnelle, mortelle et faible.

Rappelons en effet que le mot utilisé dans l'Évangile de Luc pour parler du *corps* est le mot grec *σῶμα* (*sôma*). Les Évangiles ayant été écrits en grec, il s'agit du mot original utilisé par celles et ceux qui les ont mis par écrit pour rendre compte de ce que Jésus a sans doute prononcé en araméen. Par ailleurs, il faut avoir également conscience que le sens moderne que nous donnons à ce mot risque de nous tromper dans notre compréhension, car il nous parle maintenant d'un corps-cadavre, d'une enveloppe charnelle faite de matière et ainsi totalement dissociée de l'esprit qui l'anime. Le mot *corps* sous-entend aujourd'hui la séparation complète du corps physique (*sôma* / *σῶμα*) et de l'âme spirituelle (*psukhê* / *ψυχή*). L'image proposée par Jésus nous est donc à présent devenue étrangère, car elle ne correspond plus à notre définition contemporaine du corps. Et pour tenter d'en comprendre l'ampleur, il nous faut essayer de revenir à la signification qu'elle pouvait avoir pour les contemporains de Jésus. Dans ce but, Gabriel Ringlet nous propose une description éclairante, dans son livre «*Vous me coucherez nu sur la terre nue*» (2015, p. 201) :

Jésus a grandi dans cette pensée de la non-séparation de l'âme et du corps, convaincu que celui qu'il appelle «mon Père» ne relèvera pas seulement son âme, mais l'intégralité de sa personne. Traduit en langage eucharistique, cela veut dire que quand Jésus prend le pain en mémoire de la grande traversée, et quand il dit : «Ceci est mon corps», il dit en même temps et sans séparer : «Ceci est mon âme»... Du coup, la question rebondit : quelle est cette résurrection de mon corps qui est aussi mon âme?

La question est capitale, car elle soulève le sens même de ce que comme chrétien, l'on peut espérer de la résurrection. Et si l'on admet cette non-séparation du corps et de l'âme, alors on peut alors tenter de remplacer ces deux termes par le mot *être*, et même plus précisément «*être-là*» — dans le sens d'une *présence*. C'est ainsi que le corps (la *chair*) ne serait pas seulement somatique, pas plus que l'âme ne serait seulement psychique ; mais que ces deux mots en viennent à recouvrir, dans la bouche de Jésus, l'entière absolue de son être, c'est-à-dire une dimension de l'existence qui se manifeste dans la *présence* ressentie de celui que l'on aime — que cette *présence* soit manifestée de son vivant, ou bien au-delà de sa mort.

Comprises ainsi, les paroles que Jésus a prononcées lors de son dernier repas et qui sont rappelées à chaque rituel eucharistique, prennent pour nous un sens plus conséquent. Dès lors, on se rend mieux compte que tout y est affaire de mémoire, de transmission, mais aussi de la *présence* de celui ou de celle que l'on a aimé et qui a disparu — ce que Platon et Aristote à sa suite appelèrent la *substance* (*ousía* / *οὐσία*) et que la tradition chrétienne a repris elle aussi à son compte, à travers ce même mot, pour parler de l'*être* même de Dieu.

Jésus, par les gestes et les paroles qu'il a posées lors de son dernier repas, a accompli non seulement un rituel symbolique, qui rappelle et commémore les événements importants ayant jalonné le récit du peuple hébreu dans sa relation avec Dieu, au travers des Alliances. Mais il est parvenu également à y mêler sa *présence*, à y transmettre son enseignement, et y incarner la parole de Dieu — c'est-à-dire finalement rendre présent Dieu lui-même. Or c'est précisément pour cette raison que le rite qui mène à cette *présence* n'est pas seulement de nature symbolique. En effet, il ne s'agit pas uniquement de rappeler un souvenir du passé ou de rendre compte d'une réalité intangible à travers un signe. Mais du moment où cette *présence* est ressentie réellement par celles et ceux qui en sont les témoins, elle devient alors une *présence réelle*. Et au-delà de la seule remémoration — dont la dimension symbolique est importante, mais qui reste souvent très abstraite ou intellectuelle —, s'ajoute une véritable dimension *ontologique*, dont chacun de nous peut faire l'expérience intérieure. Car même si nous n'avons pas connu physiquement Jésus, il nous est néanmoins possible de sentir sa *présence* à l'intérieur de nous, du moment où nous le fréquentons à travers le récit de sa vie rapporté par les Évangiles. De la même manière, nous pouvons ressentir la *présence* de nos amis, de nos proches, de nos parents, de nos enfants, ou de toute personne significative de notre vie, aussi bien de leur vivant que longtemps après leur disparition, du moment où nous les laissons habiter en nous et où nous cultivons leur mémoire.

L'image de la *vie éternelle*, outre la métaphore d'une vie de plénitude et de communion à toutes les dimensions de ce qui nous est autre, peut également se comprendre comme la persistance de la *présence* et de l'existence de celle ou de celui que nous avons connu et qui s'est incarné pour nous dans une relation d'Amour.

L'image du *Corps du Christ*, au-delà du symbole, fait donc vivre concrètement pour celles et ceux qui la ressentent, la *présence* de Jésus. Mais plus important encore, elle est habitée tout autant par la *présence* de toutes celles et de tous ceux qui ont vécu, vivent et vivront pour l'éternité — ce qui inclut également notre propre *présence* ! Car c'est justement dans cette dimension de l'Alliance, comme-union à Dieu, mais aussi à l'ensemble de l'humanité — celle qui nous a précédé hier, celle à laquelle nous avons part aujourd'hui et celle qui nous succèdera demain —, que prend véritablement corps le rituel eucharistique.

Dans cette communion universelle, le rituel de la fête de Pâques prend tout son sens. Et c'est également dans la pleine conscience de notre appartenance à cette union avec Dieu que nous pouvons à notre tour renouveler à chaque instant une Alliance qui devient elle aussi universelle. Agir en sens contraire du bien commun et sans la conscience du tort que nous pouvons faire aux autres, à la nature et à Dieu lui-même, n'est plus possible. Il devient de notre responsabilité de tenter de maintenir cette Alliance dans chaque geste que nous faisons, dans chaque parole que nous posons et dans chaque silence que nous observons. Voilà l'importance de la tâche que Jésus nous a transmise et telle est la hauteur de cette responsabilité. Heureusement, nous ne sommes pas seuls pour le faire, Dieu est avec nous.

**Éric Vin**

**relais montroyal**

500A, avenue du Mont-Royal Est – H2J 1W5 – Montréal

+1 (514) 528-7033 – [www.relaimontroyal.org](http://www.relaimontroyal.org) –  Relais Mont-Royal